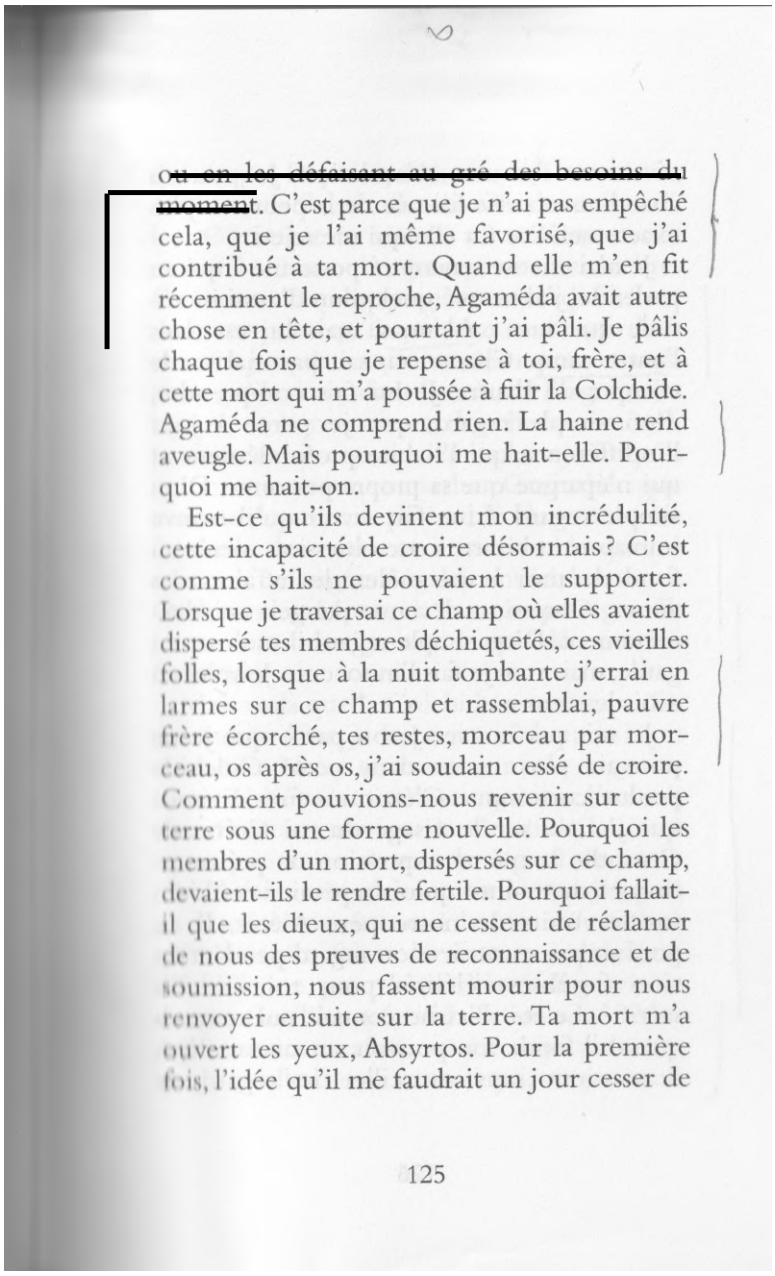
# Séance 8 « dématérialisée » – Extraits à lire
# Le mythe de Médée dans les autres genres littéraires : un parcours sélectif

**Extrait A : Chapitre 4 « Médée », pages 125 à 129**



ou en les défaisant au gré des besoins du moment. C'est parce que je n'ai pas empêché cela, que je l'ai même favorisé, que j'ai contribué à ta mort. Quand elle m'en fit récemment le reproche, Agaméda avait autre chose en tête, et pourtant j'ai pâli. Je pâlis chaque fois que je repense à toi, frère, et à cette mort qui m'a poussée à fuir la Colchide. Agaméda ne comprend rien. La haine rend aveugle. Mais pourquoi me hait-elle. Pourquoi me hait-on.

Est-ce qu'ils devinent mon incrédulité, cette incapacité de croire désormais ? C'est comme s'ils ne pouvaient le supporter. Lorsque je traversai ce champ où elles avaient dispersé tes membres déchiquetés, ces vieilles folles, lorsque à la nuit tombante j'errai en larmes sur ce champ et rassemblai, pauvre frère écorché, tes restes, morceau par morceau, os après os, j'ai soudain cessé de croire. Comment pouvions-nous revenir sur cette terre sous une forme nouvelle. Pourquoi les membres d'un mort, dispersés sur ce champ, devaient-ils le rendre fertile. Pourquoi fallait-il que les dieux, qui ne cessent de réclamer de nous des preuves de reconnaissance et de soumission, nous fassent mourir pour nous renvoyer ensuite sur la terre. Ta mort m'a ouvert les yeux, Absyrtos. Pour la première fois, l'idée qu'il me faudrait un jour cesser de

vivre me fut une consolation. Je pouvais abandonner cette foi née de la peur; ou plus exactement, ce fut elle qui me rejeta.

Je n'ai encore rencontré personne à qui en parler. Ici j'ai trouvé quelqu'un d'aussi incrédule que moi : Akamas, mais lui est dans l'autre camp. Chacun en sait pas mal sur le compte de l'autre. Je lui fais comprendre, d'un simple regard, que je perce à jour l'indifférence qui l'habite profondément et qui n'épargne que sa propre personne. D'un simple regard il me fait savoir qu'il trouve immature et bizarre cette obsession ancrée au fond de moi à me mêler des affaires des autres. Obsession devenue dangereuse, dernièrement. D'un simple regard il me met en garde, mais moi je fais l'innocente. Je veux en avoir le cœur net.

Je suis partie avec Jason parce que je ne pouvais plus rester dans cette Colchide perdue, corrompue. C'était une fuite. Et voilà que j'ai vu sur le visage du roi Créon de Corinthe la même expression de présomption et de crainte qu'on repérait vers la fin sur les traits de notre père Aiétès. Il ne pouvait pas soutenir mon regard pendant les rites funèbres célébrés pour toi, son fils sacrifié. Le roi d'ici ne connaît nul remords quand il fonde son pouvoir sur un sacrilège, il soutient sans sourciller le regard de



quiconque. Depuis qu'Akamas m'a emmenée, traversant le fleuve, dans la ville des morts où les Corinthiens riches et célèbres sont enterrés dans de pompeuses chambres funéraires. Depuis que j'ai vu ce qu'ils leur donnent pour qu'ils puissent accomplir leur chemin jusqu'au royaume des morts, et aussi pour qu'ils s'en paient l'accès, de l'argent, des bijoux, de la nourriture, des chevaux même, parfois des serviteurs, depuis lors je ne puis voir toute cette superbe Corinthe que comme le miroir périssable de cette cité éternelle des morts et il me semble que ce sont eux qui règnent également ici, les morts. Ou bien c'est la peur de la mort qui règne. Et je me demande si je n'aurais pas dû rester en Colchide.

Mais voilà que la Colchide me rattrape. Tes ossements, frère, je les ai jetés à la mer. Dans notre mer Noire que nous aimions et que tu aurais désiré avoir comme tombeau, j'en suis sûre. Face aux navires de Colchide lancés à notre poursuite et sous le regard de notre père Aiétès, moi, debout sur l'*Argo*, j'ai jeté un à un tes ossements à la mer. C'est alors qu'Aiétès fit faire demi-tour à la flotte colchidienne, pour la dernière fois je vis ce visage familier, pétrifié de terreur. Mes Argonautes eux aussi ont été saisis par cette image : celle d'une femme qui, en poussant

des cris sauvages, jette à la mer, contre le vent, les os d'un mort qu'elle avait emportés. Tu ne devrais pas t'étonner, me dit Jason, si cette image leur revient maintenant à l'esprit et s'ils ne savent plus ce qu'ils doivent penser, au point de ne pas vouloir témoigner en ta faveur. Vous me croyez donc capable, lui ai-je demandé, d'avoir tué mon propre frère, de l'avoir déchiré en morceaux pour l'emporter dans un sac de peau pendant ce voyage ? Il s'est tortillé, mon bon Jason. J'attends encore sa réponse.

Durant toutes ces années, frère, je n'ai pas pu rêver de toi. À présent, en même temps que mes souvenirs, mes rêves reviennent. Nuit après nuit la mer roule une fois encore son écume, nuit après nuit elle engloutit une fois encore tes ossements, nuit après nuit je verse enfin les larmes que tu attendis en vain à l'époque. Et nuit après nuit je touche du bout des doigts les fins osselets que j'ai trouvés dans cette grotte sous le palais, le petit crâne, l'omoplate d'enfant, les fragiles vertèbres. Iphinoé. Elle est plus ta sœur que je ne pus jamais l'être. Lorsque je m'éveille en larmes, je ne sais pas si c'est pour toi, frère, ou pour elle que j'ai pleuré.

Je sais, les Argonautes ont tenté de convaincre Jason de me livrer à mon père. Par ma fuite irréfléchie j'avais lancé la flotte de

**Extrait B : Chapitre 9 « Jason », page 259 et page 268**

## Jason

Rien de ce qui est arrivé, je ne l'ai voulu. Mais qu'aurais-je pu faire. Elle a précipité elle-même sa perte. Cette enragée. Elle a voulu me donner une leçon. Elle a tout fait pour me broyer. Et même si on la découpait en morceaux, il resterait toujours ses yeux. Ils ne cessent de me fixer.

Dès ce premier instant où, conduite par le messager, elle a pénétré dans la salle, elle n'a fait que chercher des yeux où j'étais, elle m'a trouvé, m'a contraint de me lever, par la force de son seul regard. Comme si la sentence allait être prononcée contre moi également. Elle ne regardait pas le porte-parole du roi, uniquement moi. Une impertinence sans bornes mais, après tout, qu'avait-elle à perdre.

Cela n'eût absolument rien changé si j'avais tapé du poing sur la table pendant le Conseil et si je l'avais défendue. Avec quels arguments. Et pour aboutir à quoi. ~~Qu'elle~~

**[…]**

[...]

devant la petite maison collée à la muraille. Lyssa a voulu m'empêcher d'entrer, Médée a dit : Laisse-le. Elle me demanda : Que veux-tu encore ? Son ton me mit en rage. Je voulais qu'elle reconnaisse ses torts. Je voulais qu'elle en convienne : je ne pouvais pas l'aider. Elle noua son balluchon, attacha un ruban autour de sa tête et dit : Dommage pour toi, Jason.

C'en était trop. Je n'allais tout de même pas supporter cela. J'avais une autre solution. Laisser libre cours à ma rage. M'emparer d'elle et la coincer contre le mur. On n'humilie pas Jason impunément. Qu'elle sente que Jason est capable de laisser grandir en lui une belle colère virile contre les ruses des femmes, il peut devenir très fort quand il sent sous lui céder la chair tendre où il a planté ses griffes, quand il voit enfin dans les yeux de la femme quelque chose comme de l'étonnement, avant qu'elle ferme les yeux et détourne la tête pour laisser se produire l'inévitable. Oui. J'ai compris. C'est ainsi. Les femmes, il faut que nous les prenions. Il faut que nous brisions leur résistance. Ainsi seulement faisons-nous monter des profondeurs ce que la nature nous a donné : le désir qui balaie tout.

Plus un regard, plus un mot. Je suis parti. Je ne l'ai plus revue.

**Extrait C : Chapitre 11 « Médée », pages 287 à 289**



Morts. Ils les ont assassinés. Lapidés, dit Arinna. Et moi qui pensais que leur soif de vengeance s'apaiserait avec mon départ. Je ne les connaissais pas.

Elle ne m'a pas reconnue, mais Lyssa, sa mère, l'a reconnue à une tache sombre à la saignée du bras. Cette peur qu'elle a eue. La vie ici nous a changées. La caverne. Le soleil implacable l'été, le froid en hiver. Se nourrir de lichens, de scarabées, de petits animaux et de fourmis. Nous sommes les ombres de nos années passées.

Aveuglées que nous étions. Nous parlions des enfants comme s'ils étaient vivants. Nous les voyions grandir, année après année. Ce seraient eux qui nous vengeraient, pensions-nous. J'avais à peine perdu de vue les murailles de leur ville qu'ils étaient déjà morts.

Quel démon a conduit Arinna jusqu'ici. Les dieux veulent-ils m'obliger à croire à

nouveau en eux? Cela me fait rire. Je suis au-dessus d'eux maintenant. Ils ont beau tâter mon corps de leurs organes cruels, ils ne trouveront sur moi aucune trace d'espoir ou de crainte. Rien, rien. L'amour est brisé. La douleur a cessé elle aussi. Je suis libre. Sans aucun désir j'écoute en moi le vide qui m'emplit totalement.

Et les Corinthiens n'en ont pas fini avec moi. Qu'est-ce qu'ils racontent? Que c'est moi, Médée, qui ai tué mes enfants. Que j'ai voulu me venger de l'infidèle Jason. Qui peut donc le croire, ai-je demandé. Arinna dit : Tout le monde. Même Jason? Lui n'a plus rien à dire. Mais les Colchidiens? Ils sont tous morts, sauf les femmes dans les montagnes, mais elles sont revenues à l'état sauvage.

Arinna dit que lorsque sept ans se furent écoulés après la mort de mes enfants les Corinthiens ont choisi sept garçons et sept filles de familles nobles. Ils leur ont rasé la tête. Les ont envoyés dans le temple d'Héra où ils doivent rester une année entière, en mémoire de mes enfants morts. Et tous les sept ans on recommencera.

Voilà. C'est ce qu'ils veulent. Que pour les générations futures je demeure celle qui a tué ses enfants. Mais qu'est-ce que ce sera, comparé aux horreurs qu'ils auront connues



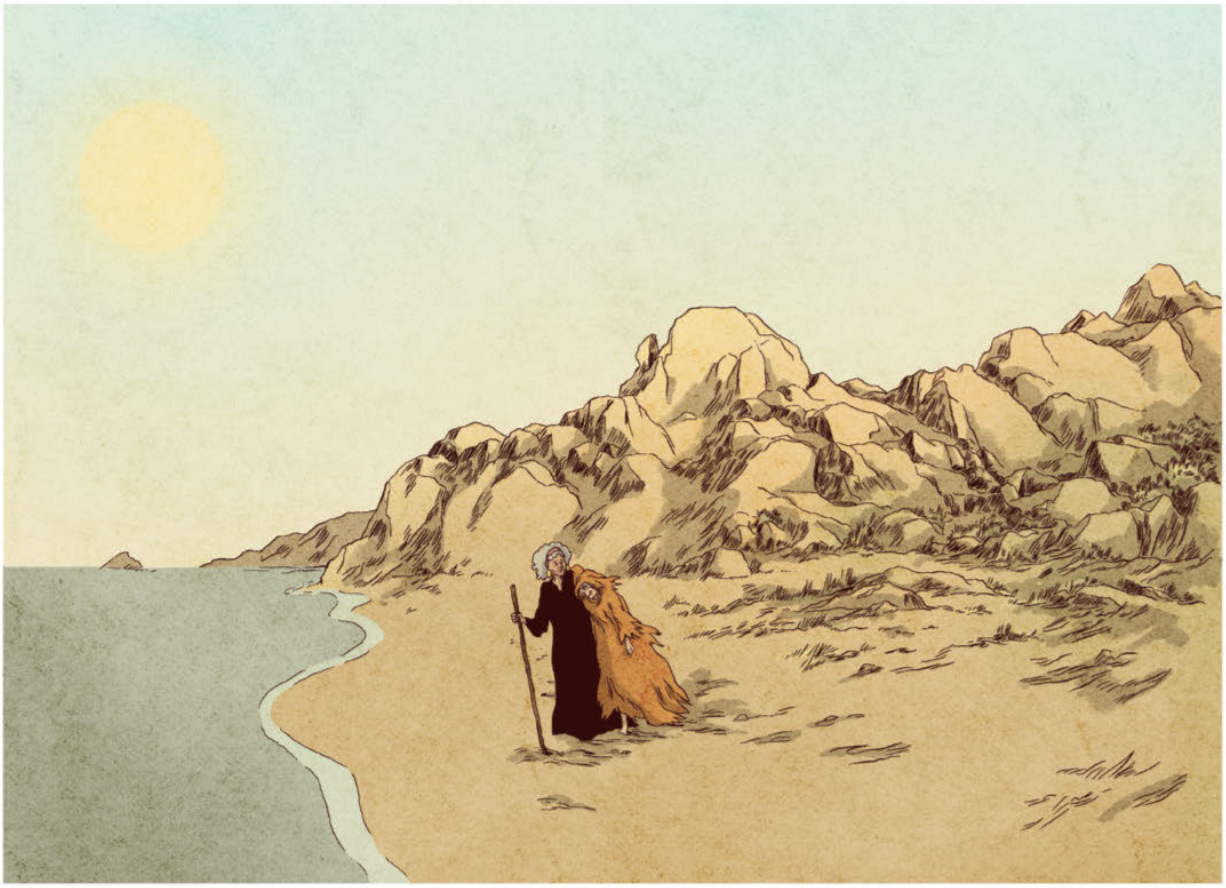
entre-temps. Cela nous ne l'apprendrons jamais.

Que me reste-t-il à faire. À les maudire. Malédiction sur vous tous. Et particulièrement sur vous : Akamas. Créon. Agaméda. Presbon. Que votre vie soit atroce et votre mort misérable. Que vos hurlements montent vers le ciel sans l'émouvoir. Moi, Médée, je vous maudis.

Où vais-je aller. Y a-t-il un monde, une époque où j'aurais ma place? Personne, ici, à qui le demander. Voilà la réponse.

[Fin du roman]

**Extrait D : 27 premières pages de la bande dessinée de Nancy Peña et Blandine Le Callet (2021)**



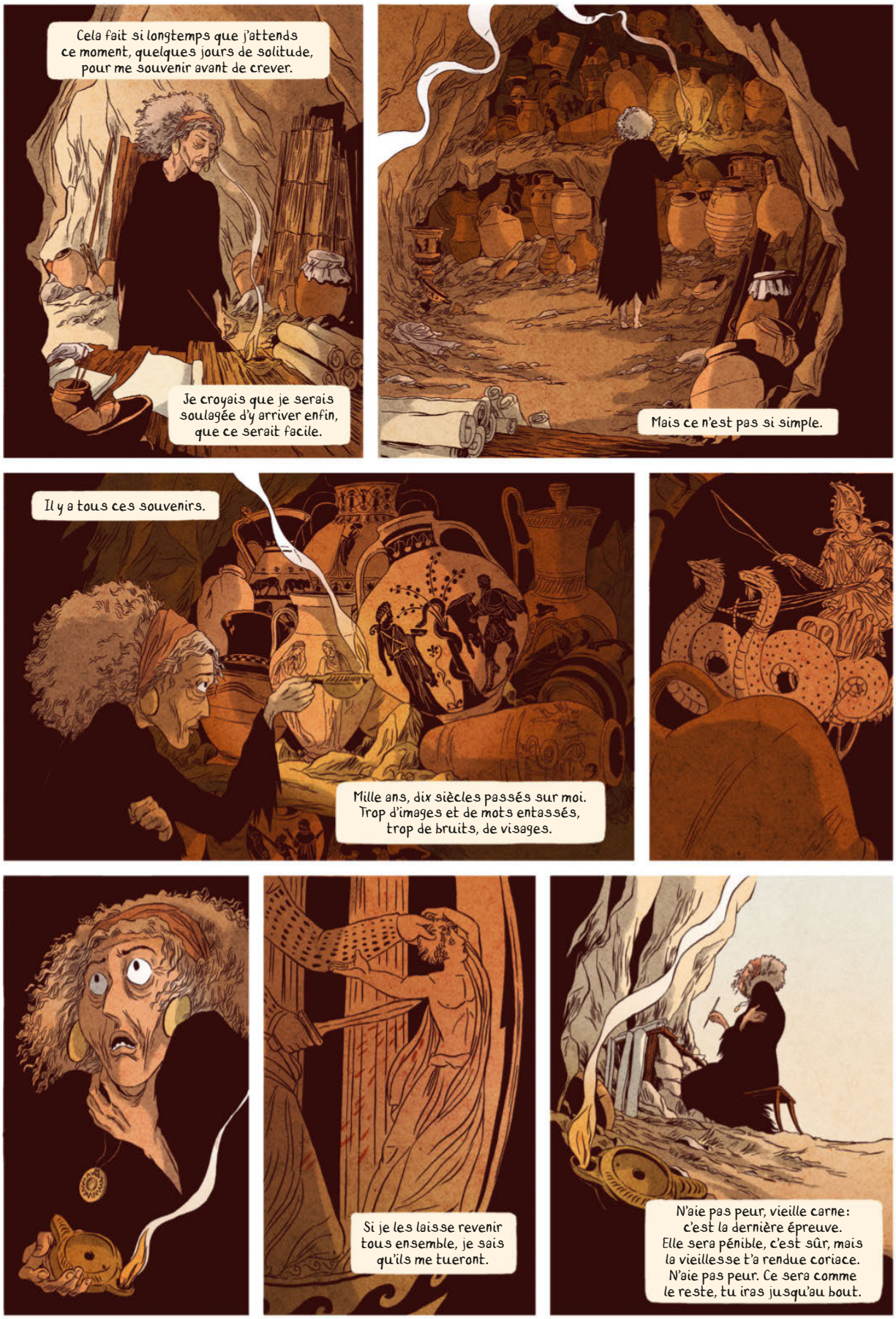
Encore un peu d'eau, maîtresse, s'il te plaît.
Ça ne servirait qu'à prolonger ton agonie.
J'ai peur.
Ce sera bientôt fini.
Maîtresse, s'il te plaît, reste avec moi... encore un peu.
Tu sais bien que ça n'est pas possible. J'ai encore un long chemin à faire.
Adieu, maîtresse.
Adieu, Chloé...
...et pardonne-moi de n'avoir plus assez de forces pour t'enterrer.

Chloé, ma pauvre vieille, en te voyant étendue à mes pieds, j'ai bien failli céder.
M'allonger contre toi, prendre ta main, et compter avec toi les instants.
Me laisser mourir, moi aussi. Me laisser délivrer.

J'ai résisté, pourtant. Ce n'est pas le moment.

Cette île est comme moi: presque morte.

Mais avant de m'en aller, il me reste une dernière chose à faire.

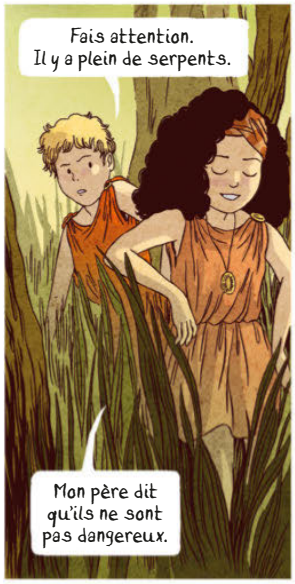

Cela fait si longtemps que j'attends ce moment, quelques jours de solitude, pour me souvenir avant de crever.
Je croyais que je serais soulagée d'y arriver enfin, que ce serait facile.
Mais ce n'est pas si simple.
Il y a tous ces souvenirs.
Mille ans, dix siècles passés sur moi. Trop d'images et de mots entassés, trop de bruits, de visages.
Si je les laisse revenir tous ensemble, je sais qu'ils me tueront.
N'aie pas peur, vieille carne : c'est la dernière épreuve. Elle sera pénible, c'est sûr, mais la vieillesse t'a rendue coriace. N'aie pas peur. Ce sera comme le reste, tu iras jusqu'au bout.

J'ai gagné!

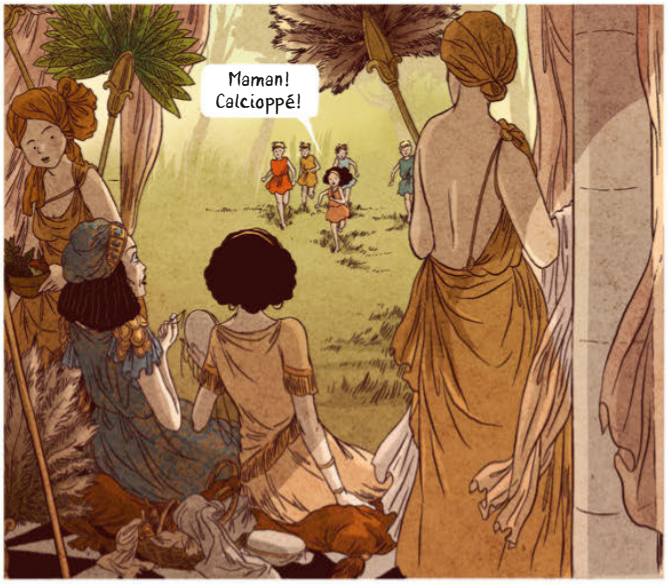
Tu gagnes tout le temps. C'est pas drôle.
C'est normal: je suis la fille du roi.

Absyrtos aussi est le fils du roi, et pourtant, il est toujours dernier.

Bon, on continue.


Fais attention.
Il y a plein de serpents.
Mon père dit qu'ils ne sont pas dangereux.

AHHHHHH!


Maman!
Calcioppé!

Que se passe-t-il?
C'est Absyrtos.
Il a recommencé!

La crise est passée. Je lui ai donné un calmant. Il dort, à présent.
Cela faisait longtemps qu'il n'avait plus... J'espérais...
Le mal dont il souffre est mystérieux. On ne peut pas prévoir son évolution.
Quelle ironie, quand on y pense!
Mon laideron de fille aînée a pondu sans effort deux paires de jumeaux en deux ans. Quatre garçons!
Et moi, le souverain d'un royaume opulent, moi que tout le monde craint et respecte, il m'a fallu attendre dix-huit ans. Dix-huit années durant lesquelles je n'ai cessé de prier les dieux pour qu'ils m'accordent un héritier.
Lorsqu'ils m'exaucent enfin, c'est pour me donner un fils malingre et débile.
La crise d'aujourd'hui ne doit pas faire oublier les progrès accomplis.
Crois-tu pouvoir un jour le guérir?
C'est difficile à dire, seigneur. En présence d'une maladie inconnue, nous en sommes réduits aux conjectures. Si je pouvais m'en occuper en permanence, peut-être que...
Non. Je ne veux pas le séparer des autres.

Il va bien, Absyrtos?
Oui, ma chérie. Il se repose. Ne t'en fais pas. Maintenant, il faut dormir.
La nuit est bien noire. Tu veux que je te laisse de la lumière?
Non, je n'ai pas peur. Je n'ai jamais peur: mon père a plein de dieux dans sa famille.
C'est vrai, j'oubliais.
Ton grand-père, le Soleil.
Hécate la magicienne, ta sombre cousine.
Tu es bien protégée.
Bonne nuit, nourrice.
Bonne nuit, ma chérie.

Papa!
Bonjour, les garçons. Bonjour, Médée. Comment ça va?
On est des Géants. On escalade l'arbre pour arriver jusqu'au ciel et botter le cul des dieux!
Voilà une façon de s'exprimer qui convient assez mal à une princesse. Je ne suis pas sûr que ton père apprécierait.
De toute façon, on est des dieux, nous aussi.
Ah ah! Les dieux doivent savoir faire preuve de prudence, eux aussi.
Les garçons, que diriez-vous d'une leçon de tir à l'arc? Cela fait longtemps que vous ne vous êtes pas entraînés.
Ouiiiiiii!
Et moi, je peux venir?
Toi, tu es une fille. Le tir à l'arc, c'est pas pour les filles.
Pourquoi je pourrais pas tirer à l'arc, moi aussi?
Argos a raison, Médée. Ce n'est pas pour les filles.
Non, pas toi, Absyrtos. Tu pourrais te blesser... ou blesser quelqu'un d'autre.
Allez, on y va, les garçons.

Tu piques l'aiguille ici, et tu la ressors là. Tu as compris?
Allons, un peu d'entrain, mauvaise élève!
Qu'est-ce qu'il fait dans tes bras?
Il était fatigué...
Tu le couves trop. Ça n'est pas bon pour lui.
Mais...
Il n'y a aucune raison qu'on ne le traite pas comme les autres. C'est un enfant comme les autres.
Où sont tes fils?
Avec leur père...
Ils sont allés s'entraîner au tir à l'arc. Même qu'ils n'ont pas voulu m'emmener.
C'est normal, ma fille!
Ils n'ont pas voulu non plus emmener Absyrtos.

Vous allez voir, les enfants. Je suis sûr que cela va vous intéresser.

Elle n'a pas mal, la dame?
Non, elle est morte. Elle ne sent plus rien.

Père, pourquoi tu fais ça?
Pour comprendre comment le corps fonctionne.

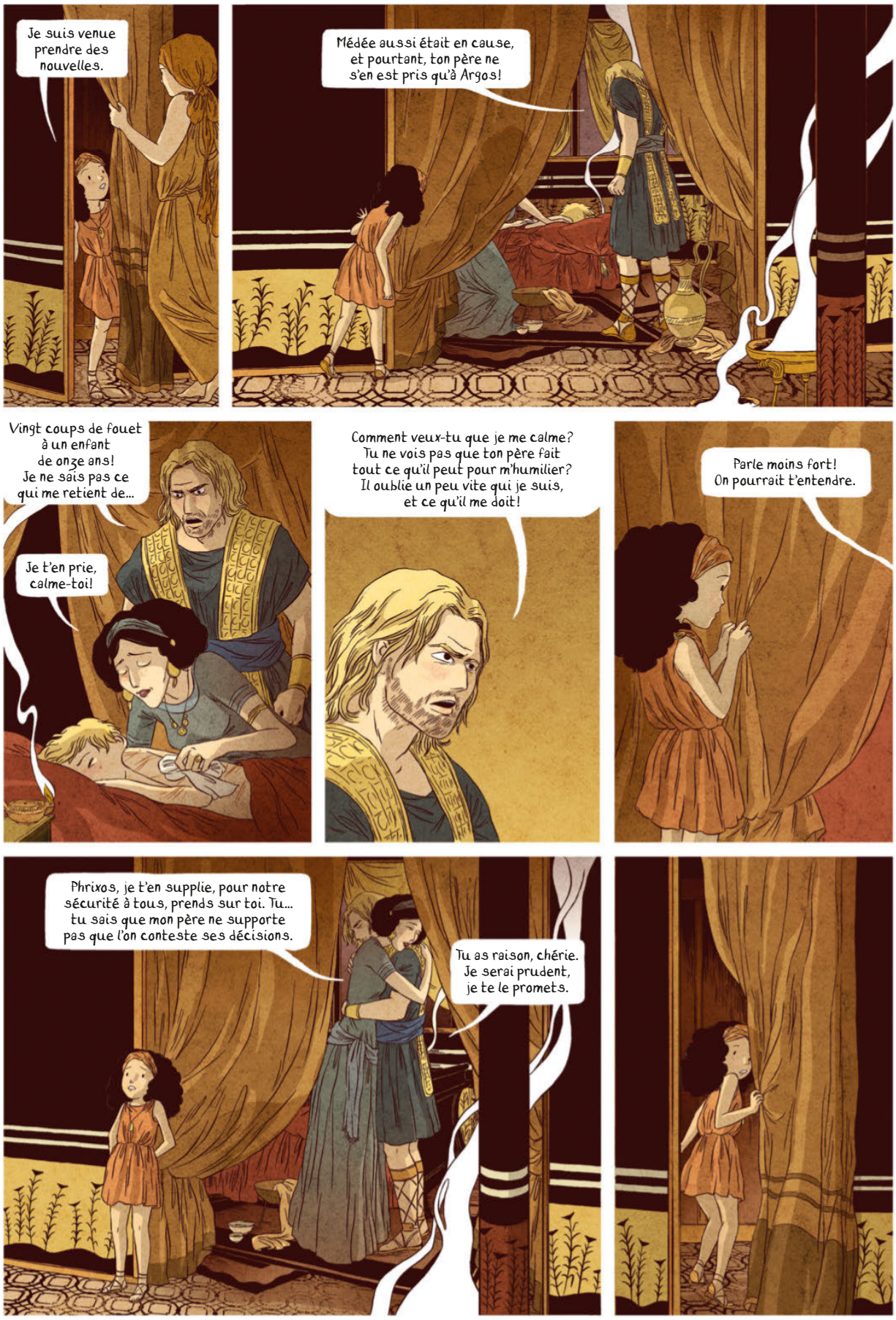
Si l'on ne regarde pas comment les organes sont disposés à l'intérieur, on ne peut pas comprendre.
Pourquoi tu veux comprendre?

Pour pouvoir soigner, ma chérie, lorsque quelque chose ne va pas.
Pour pouvoir guérir.

Il n'y a pas eu d'enfance plus belle que la mienne.
Je jouais dans le jardin.
J'étudiais avec mon précepteur...
...ou par moi-même.
Ton professeur me dit que tu es une élève exceptionnelle, très savante, pour une fille de dix ans.
C'est normal, père: je descends des dieux, tout de même!
Les années passaient sans que je m'en rende compte, insouciantes, heureuses.
Je n'imaginais pas que cela cesserait un jour.

Tu vois la fleur, là-haut? Je parie que t'es pas capable d'aller la cueillir pour moi.
Bien sûr que si! Mais on n'a pas le droit de monter si haut, tu sais bien. On a failli se tuer la dernière fois, et on a promis de ne pas recommencer.
Oh, la poule mouillée! Il a peur d'escalader le mur!
Ne l'écoute pas, Argos. On a promis à maman de ne pas le refaire.
Poule mouillée!
C'est bon, je vais te la chercher, ta fleur.

Bravo, Argos!
Je savais que
tu y arriverais!


Je suis venue prendre des nouvelles.
Médée aussi était en cause, et pourtant, ton père ne s'en est pris qu'à Argos!
Vingt coups de fouet à un enfant de onze ans! Je ne sais pas ce qui me retient de...
Je t'en prie, calme-toi!
Comment veux-tu que je me calme? Tu ne vois pas que ton père fait tout ce qu'il peut pour m'humilier? Il oublie un peu vite qui je suis, et ce qu'il me doit!
Parle moins fort! On pourrait t'entendre.
Phrixos, je t'en supplie, pour notre sécurité à tous, prends sur toi. Tu... tu sais que mon père ne supporte pas que l'on conteste ses décisions.
Tu as raison, chérie. Je serai prudent, je te le promets.

Aiétès...
Abastanès et ses hommes arrivent cette nuit. Ils ont le papyrus.
Ah...
Tu n'y crois plus, n'est-ce pas?
Je ne sais plus que penser.
Il faut y croire, Idya.
Aiétès, pourquoi es-tu si dur avec les fils de Calciopé? Quoi que tu aies l'air de penser, ce sont de bons enfants...
Tu ne comprends donc rien? Tu ne vois pas le danger qu'ils font courir à Absyrtos?
Sais-tu pourquoi ce royaume est aussi prospère, Idya? Parce que chacun sait rester à sa place, celle que j'ai décidée.
Toi aussi, Idya, reste à ta place.

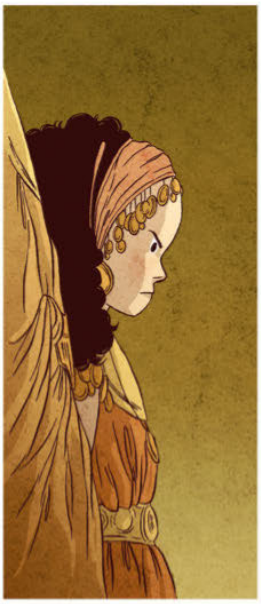
Où est-il?
Ici.
Le livre de Thot, enfin.
Tu as la somme dont nous étions convenu?

Quand comptes-tu revenir?
Pas avant dix lunes.
C'est bon. J'attendrai tes messages.
Tout cet or, pour ces sauvages...
Ce ne sont pas des sauvages, Mégalès. Quant à l'or, mes mines en produisent tant que je ne sais plus qu'en faire...
Au fait, tu m'avais bien dit que tu savais lire l'égyptien.
Oui, seigneur.
Eh bien, j'ai là de quoi t'occuper.

Alors, tu as trouvé quelque chose?
Il semblerait, seigneur. Deux ou trois formules inédites qui pourraient...
Mais nous avons été si souvent déçus. Je ne veux plus rien prédire.
Je vais préparer les remèdes, et nous verrons.
Qu'y a-t-il, Mégalès?
Seigneur, c'est à propos de la caravane étrangère repérée hier soir près de la frontière nord. Je viens t'avertir que l'affaire est réglée. Les corps ont été exposés, comme d'habitude.
Parfait!
Ceux-là avaient l'air bien inoffensifs, à ce qu'on m'a dit. Des marchands égarés, semble-t-il. Certains n'étaient même pas armés...
Leur mort n'en était pas moins nécessaire. C'est en tenant la Colchide soigneusement à l'abri de toute influence étrangère que j'en ai fait un royaume prospère.
Si le monde apprenait à quel point nous sommes riches, c'en serait fini de notre tranquillité.
Crois-moi, Mégalès, il n'y a rien de bon à attendre des étrangers.
Tu en as pourtant accepté un pour gendre.
Ce sale Grec... Comme un imbécile, je me suis laissé séduire par le cadeau qu'il apportait. C'est une erreur que je regrette tous les jours.
Tu ne dois pas avoir de regret, seigneur. Il t'a fait ce jour-là un don inestimable: tout le pays est persuadé du pouvoir magique de la toison d'or.
Les gens sont stupides, Mégalès. Tu sais aussi bien que moi que la toison n'a pas le moindre pouvoir.
Mais ce qui compte, seigneur, c'est ce que les gens croient.

Où en sont les opérations?
Elles sont presque achevées, seigneur.
Des pertes?
Une dizaine d'hommes. D'année en année, les bêtes deviennent plus résistantes au somnifère. L'une d'elles a éventré quatre esclaves à elle seule.
Eh bien, je vois que mon trésor est de mieux en mieux protégé!

Pourquoi les garçons n'ont pas pu venir avec nous?
J'ai mes raisons.



Regarde.
On les a enfermés ici le temps des célébrations. Ils sont beaux, n'est-ce pas?

Ils ont l'air méchant.
Ils le sont. Tu vois leurs cornes? Je les fais aiguiser et peindre en rouge, pour les rendre encore plus terribles.

On me signale que les prêtresses vont bientôt arriver.
Parfait.
Regarde-moi cette vieille chouette. Quand je pense qu'il n'y a pas eu moyen de la faire venir au palais pour soigner Absyrtos.
Je ne sais pas ce qui m'a retenu de la faire égorger.
Seigneur, une prêtresse d'Hécate!
Oui, tu as raison: les mauvaises langues auraient eu vite fait de me traiter d'impie.
Enfin, j'ai tout de même réussi à lui arracher un accord. Un jour viendra où je pourrai tirer parti de sa science pour soigner mon enfant. Ce n'est qu'une question de temps.
Qu'une question de temps.

Alors, Drago, je vois que tu as ajouté quelques nouvelles têtes à ta galerie de portraits, depuis l'année dernière.
Ils ont réussi à échapper aux taureaux. Mais à moi, impossible! Ça n'est pas demain que quelqu'un parviendra à s'emparer de la toison d'or.
À quel degré de folie peut conduire la convoitise. Ils ont beau savoir qu'ils n'ont aucune chance, ils essaient tout de même...
Moi, ça m'arrange: ça me fait de la distraction.
Regardez, les enfants: la toison d'or. C'est à ce trésor que notre famille et notre pays doivent leur prospérité.
Père, je peux grimper dans l'arbre pour la toucher?
Non, Médée. Contente-toi de regarder.
Comment c'est possible, un bélier avec de la laine en or sur le dos?
Et d'abord, elle vient d'où, cette toison?
Maintenant, ça suffit!

Il faut désormais veiller à lui éviter les émotions fortes.
Comment peut-il avoir une vie normale, si on doit le préserver sans cesse?
Seigneur, ce n'est pas facile à dire, mais...
...ton fils n'est pas un enfant comme les autres.
Il faut te résoudre à l'accepter.
Tes petits-fils ont bien grandi.
Regarde-les qui paradent avec leur père. Ce sale Grec! Il s'imagine déjà monter sur le trône après ma mort, en fondateur de dynastie!
Tu sembles bien amer, seigneur.
Comment ne le serais-je pas? Ma fille aînée est aussi bête qu'elle est laide. Mon fils unique est malade...
Heureusement qu'elle est là...
Médée, mon rayon de soleil.

Allons, ne fais pas cette tête! Ce n'est tout de même pas compliqué.
Je n'y arrive pas.
Un petit effort. De toute façon, à douze ans, il est largement temps que tu t'y mettes.
Pourquoi je suis obligée?
Parce que toutes les femmes brodent; c'est comme ça.
Pourquoi je devrais faire comme tout le monde?
Ça y est, ça recommence! Si tu n'étais pas aussi agitée...
Aïe!
Tiens-toi bien droite, et reste calme.
Médée, rassieds-toi tout de suite!
Oh, et puis zut! J'en ai assez!

Non mais, regarde-moi dans quel état tu es: toute décoiffée, écorchée de partout.
Tu n'as pas honte?
Ça n'est pas comme ça que tu trouveras un mari.
Un mari! Que veux-tu que j'en fasse, vieille bique?
Moque-toi! Bientôt, mon heure viendra.

Te voilà devenue femme! Ma petite, si on m'avait dit que je vivrais assez longtemps pour voir ça!
Tu parles d'un événement! Obligée de porter des couches, comme un bébé!
Regarde comme tu es belle! Cette robe! Et le collier que t'a donné ton père.
Il est trop lourd.
C'est magnifique.
Je n'arrive pas à marcher avec tous ces plis.
Il va falloir t'y faire.
Fais-moi confiance: tu vas t'habituer!

**Extrait E : une planche proche de la fin de la série, page 297.**